

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Antoine
Wauters

Mahmoud
ou la montée des eaux

PRIX WEPLER
FONDATION LA POSTE
2021

Verdier

Sommaire

Dossier

Antoine Wauters

prix Wepler-Fondation La Poste 2021
et Laura Vazquez (mention spéciale)

02. Édito
03. Entretien avec Antoine Wauters
06. Extraits choisis - « Mahmoud ou la montée des eaux » d'Antoine Wauters
06. Discours du 8 novembre 2021
09. « La Semaine perpétuelle » de Laura Vazquez
11. Le Rail, la Poste et autres progrès :
Lettres de Pierre-Lucien Cayrol
12. La vie épistolaire de Henriette d'Angeville
13. Dernières parutions
15. Agenda



Édito

Antoine Wauters, « Mahmoud ou la montée des eaux » (Prix) et Laura Vazquez, « La Semaine perpétuelle » (Mention)

Nathalie Jungerman

Pour son quatrième livre publié aux éditions Verdier, intitulé *Mahmoud ou la montée des eaux*, Antoine Wauters, écrivain, poète et scénariste né en Belgique en 1981, a reçu le prix Wepler Fondation La Poste le 8 novembre dernier. Son « roman », comme l'indique la couverture, dont les phrases sont scandées par des enjambements et des rejets, est écrit en vers libres. La forme poétique de la narration permet de faire sentir la réalité d'un pays, la Syrie, et l'histoire tourmentée d'un homme âgé, Mahmoud, qui revient sur sa vie passée, ramant à bord d'une barque sur le lac el-Assad. Ce lac recouvre, depuis 1973, son village natal englouti par la construction du barrage de Tabqa, le fameux « Projet de l'Euphrate » de Hafez el-Assad. Antoine Wauters, que nous avons interviewé, y a vu « le symbole de toute l'histoire syrienne. Un pays noyé, sans passé, sans présent, sans avenir. Noyé par la mégalomanie du clan Assad. »

Le jury de la 24^e édition du prix Wepler Fondation La Poste, présidé par Marie-Rose Guarnieri, a décerné une mention spéciale à Laura Vazquez pour son premier roman, *La Semaine perpétuelle*, paru aux éditions du sous-sol. Laura Vazquez, née en 1986, écrit de la poésie (*La Main de la main*, publié au Cheyne, lui a valu le prix de la Vocation en 2014), donne des lectures publiques de ses poèmes et poste sur Internet des vidéos de ses pièces sonores. Son roman, rythmé, réunit plusieurs voix et plusieurs récits entremêlés. Il est aussi habité par la poésie. *La semaine perpétuelle* fait une place importante aux mondes virtuels et aux réseaux sociaux, s'interroge sur la vie et la société.

Depuis sa création par la librairie des Abbesses en 1998, le Prix (10 000 euros et 3000 pour la mention) est soutenu par la Fondation La Poste, ainsi que par la brasserie Wepler, lieu mythique d'ancrage de nombreux écrivains.

Entretien avec Antoine Wauters

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Le 8 novembre dernier, le jury du prix Wepler Fondation La Poste a récompensé *Mahmoud ou la montée des eaux*, paru chez Verdier. Qu'avez-vous ressenti en recevant cette distinction littéraire ?

Antoine Wauters De la joie, même si, j'avoue, je me sens souvent mal à l'aise dans ces moments. Il est difficile d'être ainsi exposé quand on vit la plupart du temps à l'écart, ce qui est mon cas puisque je vis depuis deux ans dans les bois, loin des villes, dans un petit village de Belgique. Mais oui, le soir de la remise du Prix, j'ai ressenti une profonde joie à l'idée que les mots et le message de paix de Mahmoud aient été entendus. Dans un monde comme le nôtre, répondre à la brutalité par la douceur me semble de la plus haute importance.

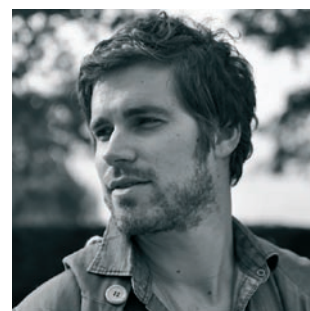
Dans ce livre, Mahmoud, un vieux poète syrien, raconte son histoire et celle de son pays, depuis la rive et les profondeurs du lac el-Assad qui recouvre son village natal, englouti par la construction du barrage de Tabqa. Quelques mots sur ce barrage construit au début des années 1970, et sur les conséquences de cette construction ?

A.W. D'abord, vous dire que l'édification de « barrages-poids » est une sorte de « gimmick » chez beaucoup de dictateurs. Sous la dictature militaire brésilienne, sous Franco, sous Salazar, vous voyez ces projets titanesques apparaître. Réaffirmer la puissance de la nation en prenant le contrôle des fleuves, réactiver le vieux mythe de l'eau salvatrice balayant les inégalités, le scénario est souvent le même. Le barrage de Tabqa, pour Hafez el-Assad, c'est le symbole d'une Syrie moderne, une Syrie fertile qui offrira à chacun de meilleures conditions de vie. Or le barrage sera responsable de l'expulsion de

plus de 11000 familles, le lac engloutira des tas de villages et le « Projet de l'Euphrate », ainsi que l'appelle Hafez, créera dans le paysage et l'histoire du pays une fracture irréversible. J'ai vu dans la création de ce barrage et de ce lac le symbole de toute l'histoire syrienne. Un pays noyé, sans passé, sans présent, sans avenir. Noyé par la mégalomanie du clan Assad.

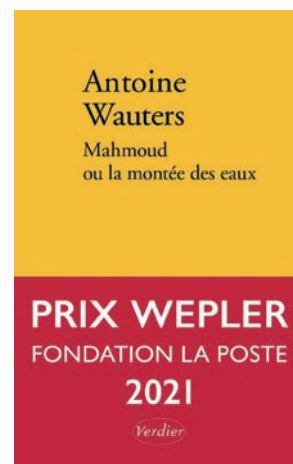
Mahmoud parcourt ce lac immense sur une barque. Autour de lui : la guerre. Il rame, plonge, parle. Il évoque son enfance, ceux qu'il aime, son premier amour, Leila, ses enfants partis se battre, sa femme, Sarah, à qui il s'adresse... Cette immense étendue d'eau est symbole de disparition, de destruction. Elle est partout, même dans les mots. Vous écrivez page 100 : « l'eau des mots ». Paradoxalement, l'eau manque terriblement en Syrie...

A.W. Mahmoud est un homme nostalgique. Plonger, pour lui, c'est revoir ce qu'il a perdu, ce que le lac a englouti, sa passion pour Leila, les souvenirs de ses parents dans l'ancienne maison, les jours heureux. C'est l'eau de la mémoire, si vous voulez. Il plonge dans ses souvenirs. Mais les souvenirs ont une forme étrange chez lui, celle de la ruine, du vestige et de la mélancolie. Mahmoud, au fond, ne fait jamais qu'effleurer son passé, puisque ce qui a été perdu l'est à jamais. Écrire aussi, pour lui, c'est plonger. Il descend dans la mémoire de son corps et celle de son esprit, dans celle de la Syrie. Il n'oublie rien. Son souhait, c'est de garder vivants quelques éclats de lumière. Mais le paradoxe est le suivant, vous avez raison : alors qu'en 2017 la presse internationale parle d'un possible déluge dans la région, en raison de l'endommagement du barrage et des combats entre Daesh et les for-



Antoine Wauters. DR

Antoine Wauters est né le 15 janvier 1981 dans le petit village de Fraiture (commune de Sprimont, Belgique). Écrivain, poète et scénariste, il est diplômé en philosophie (Université Libre de Bruxelles) et a travaillé quelques années comme professeur de français et de philosophie. Antoine Wauters a publié plusieurs livres dont quatre aux éditions Verdier. Il a reçu le prix Wepler Fondation La Poste 2021 pour *Mahmoud ou la montée des eaux*.



Antoine Wauters
Mahmoud ou la montée des eaux
Éditions Verdier, 144 pages, 15,20 €

Prix Wepler Fondation la Poste 2021



ces démocratiques, aujourd'hui, la Syrie a soif, les gens n'ont rien et le niveau de l'Euphrate n'a jamais été aussi bas. Une nouvelle guerre de l'eau a commencé avec la Turquie. C'est ce côté prédateur de l'homme et des grandes nations dont j'ai voulu parler, en montrant à quel point notre monde est abîmé par ces soifs de domination et cette vieille idée, chère à Descartes, de se rendre « maîtres et possesseurs » de la nature.

Le récit est écrit en vers libres. Qu'est ce qui a motivé le choix d'une forme poétique ? Dans votre discours de réception vous avez dit que « la poésie est non seulement ce qui peut tenir tête à la barbarie, mais aussi ce qui permet de réintroduire du sens dans ce qui n'en a plus. »...

A.W. La poésie, c'est l'acte de relier les mots à leur sens et leur silence profonds. C'est ne faire dire aux mots ni plus ni moins que ce qu'ils disent. La poésie est une écoute patiente, attentive. On vit aujourd'hui dans un monde d'éléments de langage, de clichés, de formules et de discours préfabriqués. Vous avez des menteurs patentés qui se retrouvent, à la télé, à jouer les parangons de vertu. Vous avez des mots qui ne disent absolument rien, des mots orphelins, sans portée, des mots enfermés dans le vide d'une logique marchande, technologique et technocratique. Ce livre, c'était pour moi une façon de raconter l'histoire de la Syrie avec des mots re-connectés à notre humanité, des mots simples ne visant qu'une chose : rappeler que la souffrance n'a pas de frontières et que l'histoire de la Syrie est aussi la nôtre. En cela, la poésie est une pratique de l'empathie. La forme poétique s'est imposée parce que je ne voulais pas que les lecteurs lisent « Mahmoud », je voulais qu'ils plongent avec lui dans le lac, qu'ils soient essouffés avec lui, émus avec lui, qu'ils ressentent le cahot de sa barque sur ce lac grand comme une mer, et éprouvent avec lui son amour et sa peine.

Dans *Mahmoud ou la montée des eaux*, on peut lire : « L'écriture comme une barque / Entre mémoire et oubli. » Est-ce que l'agencement des mots, des phrases scandées sur la page blanche, qui produit un rythme spécifique, balancé et fragmentaire à l'instar de la mémoire et de l'oubli, suggère à la fois le vide, le mouvement de l'eau et le silence ? Une sorte d'intimité du fond et de la forme ?

A.W. Oui. J'avais envie de créer un rythme hypnotique et qu'on se trouve d'emblée entre les mondes. Le réel de la guerre et des balles qui fusent, et le monde du souvenir et des jours heu-

reux. Le monde de la sagesse et celui de la folie. Je voulais faire sentir le trouble et l'égarement de Mahmoud, qui est quelqu'un qui ne sait plus s'il doit vivre ou non, espérer ou non, se souvenir ou non, croire au retour de ses enfants partis se battre contre Bachar ou se faire à l'idée de leur mort. Il ne sait plus si ce qu'il voit est bien réel. Ces choses qui défilent à la surface de l'eau et que l'eau emporte, ce parasol Orangina, ce ballon de foot, cette tête d'enfant toute bleue... sont-elles réelles ou bien hallucinées ? Il ne sait plus. Mais malgré l'angoisse qui est la sienne, puisqu'il passe constamment d'un univers doux à un réel d'une totale cruauté, il s'efforce de ne pas craquer. C'est un résistant. Sa barque, sa poésie, son amour pour Sarah et pour ses enfants, il s'y accroche de toutes ses forces. C'est quelqu'un qui est sur le fil, Mahmoud. Constamment. Il peut mourir à tout instant, sombrer dans la folie, avoir à tout instant des envies de vengeance et de meurtre, mais il s'efforce pourtant de rester doux, de ne pas blesser les choses. D'être un homme délicat et surtout, sans haine. Voilà, c'est cela, Mahmoud est un homme qui se refuse à la haine.

Dans un entretien avec Alain Veinstein, le poète André du Bouchet disait que « c'est en cessant de vouloir parler aux autres avec le langage des autres que peut-être, alors, un autre sera touché. » Cette langue poétique, à travers laquelle votre personnage s'exprime, est-elle aussi une manière de toucher davantage, de rendre sensible le rapport à la douleur et au monde ?

A.W. Je ne connaissais pas cette phrase de du Bouchet, mais je l'aime bien. Je crois en effet que c'est en parlant avec nos tripes et notre ressenti le plus personnel, que, paradoxalement peut-être, on atteint le cœur des gens. Les grands discours pleins de mots universels, je n'y crois pas. Je préfère les paroles déviantes, remplies de failles. Car ce sont des paroles qui, quand elles vous touchent, vous touchent au seul endroit où il importe de l'être.

Vous êtes-vous beaucoup documenté avant de vous lancer dans l'écriture de ce texte, et quel en a été le point de départ ? Les films du réalisateur Omar Amiralay (1944-2011), décédé juste avant les « Printemps arabes » ?

A.W. J'ai d'abord lu tout ce que je pouvais lire sur l'histoire de la Syrie. Je l'ai fait pour moi, parce que je n'aimais pas être ignorant à ce point. De fil en aiguille, je me suis intéressé au clan Assad et j'ai été étonné de voir comment Bachar est arrivé au pouvoir, lui qui se destinait à devenir ophtalmologue et étudiait à Londres, dans une relative quiétude. J'ai

trouvé ça d'une ironie totale. Un type qui ne veut pas être dans la politique, qui veut s'émanciper et qui, parce que son frère aîné décède dans un accident de voiture en 1994, va subitement devenir le monstre que l'on connaît. D'où cette phrase, qui revient dans tout le livre : « les monstres naissent dans la nuit ». Mais ce qui m'a donné envie d'écrire cette histoire, c'est effectivement la création de ce barrage et de ce lac. J'y ai vu quelque chose d'énorme, d'inouï. Le mensonge pharaonique d'un despote qui, tout en promettant à son peuple bonheur et prospérité, ne se rend pas compte de la symbolique funeste de l'ennui de tous ces villages. Le livre est dédié à Omar Amiralay, qui m'a inspiré le personnage de Mahmoud. Dans son documentaire *Déluge au pays du Baas*, il y a cette figure d'un vieil homme, sur sa barque, qui parle de sa vie et de son village englouti. Ça m'a ému aux larmes. Ce livre, c'est la poursuite du monologue de ce vieux sur sa barque, mais couplée à toutes mes lectures et à des obsessions personnelles : le temps qui passe, l'enfance, le manque, la recherche de la lumière...

Vous citez, au cours du récit, des extraits de poèmes et notamment, en exergue, le poète iranien Sohrab Sepehri (1928-1980). Il y a aussi les poètes syriens, le poète israélien Amos Oz, le russe Maïakovski... En quoi ces poètes vous ont nourri ? Et en quoi la poésie syrienne contemporaine vous a-t-elle inspiré ? Quelle est sa spécificité ?

A.W. Je dirais que la poésie syrienne, mais c'est vrai également pour la poésie de Sohrab Sepehri, est une poésie qui, en peu de mots, produit un maximum d'effets. Ce sont des poésies qui ont des yeux et des sens particulièrement affûtés. Les poètes, là-bas, voient des choses que nous peinons à voir. Le reflet de la lune sur un plat de concombres, qui s'en émeut ici ? C'est vraiment ce que j'aime dans ces textes-là, l'extrême attention, qui est en fait un extrême amour, des choses muettes et ordinaires. J'y vois une leçon de philosophie de la plus haute importance, précisément parce qu'elle ne se présente ni comme une leçon, ni comme de la philosophie. Je suis aussi très sensible à la dimension politique des écrits de poètes syriens contemporains. Ils permettent de regarder les choses autrement. Si je tenais à ce qu'ils figurent dans le texte, en italique, c'est parce que j'ai écrit le livre avec eux. On écrit toujours à plusieurs, même si on aime soutenir l'inverse. Il y a des fantômes en nous qui écrivons. Les prix littéraires leur reviennent. Nous, finalement, nous ne sommes que de pauvres passeurs.

Bibliographie • Antoine Wauters

Aux éditions Verdier

Mahmoud ou la montée des eaux, 2021
Pense aux pierres sous tes pas, 2018
Moi, Marthe et les autres, 2018
Nos mères, 2014

Chez d'autres éditeurs

Pense aux pierres sous tes pas, Gallimard, « Folio », 2019
L'Enfant des ravines, éditions maelström, 2019
Sylvia, Cheyne éditeur, 2014
Césarine de nuit, récit, Cheyne éditeur, 2012
Ali si on veut, récit coécrit avec Ben Arès, Cheyne éditeur, 2010

Prix

Prix Wepler – Fondation La Poste, 2021 (*Mahmoud ou la montée des eaux*)
 Prix Marguerite-Duras, 2021 (*Mahmoud ou la montée des eaux*)
 Prix de la Librairie Nouvelle d'Orléans, 2021 (*Mahmoud ou la montée des eaux*)
 Prix des lecteurs de la Librairie Nouvelle à Voiron, 2021 (*Mahmoud ou la montée des eaux*)
 Prix littéraire du Deuxième Roman attribué par l'association Lecture en tête, 2018 (*Pense aux pierres sous tes pas*)
 Prix Première de la RTBF, 2014 (*Nos mères*)
 Prix Révélation de la SGDL, 2014 (*Nos mères*)

<https://editions-verdier.fr/auteur/antoine-wauters/>



Extraits choisis

Mahmoud ou la montée des eaux

© Éditions Verdier

« Les couloirs verts et or de ma lampe torche »

1

Au début, les premières secondes, je touche toujours mon cœur pour vérifier qu'il bat.
 Car j'ai le sentiment de mourir.
 J'ajuste mon masque, me tenant à la proue.
 Je fais des battements de jambes.
 Le vent souffle fort.
 Il parle.
 Je l'écoute parler.
 Au loin, les champs de pastèques,
 le toit de la vieille école et des fleurs de safran.
 L'eau est froide malgré le soleil,
 et le courant chaque jour plus fort.
 Bientôt, tout cela disparaîtra.
 Crois-tu que les caméras du monde entier se déplaceront pour en rendre compte ?
 Crois-tu que ce sera suffisamment télégénique pour eux, Sarah ?
 Qu'importe.
 Agrippé à la proue, je vois mon cabanon, une vache qui paît en dessous des arbres, le ciel immense.
 Tout est loin.
 De plus en plus loin.
 J'enfile mon tuba. Je fixe ma lampe frontale afin qu'elle ne bouge pas.
 Et je palme lentement pour maintenir mon corps d'aplomb.
 Je prends ensuite une grande, profonde respiration, et tout ce que je connais mais que je fuis, tout ce que je ne supporte plus mais qui subsiste, tout ce qui nous tombe dessus sans qu'on l'ait jamais demandé, je le quitte.
 Une sensation exquise.
 La meilleure.
 Bientôt, je coule, je disparaîs mais je n'ai plus peur car mon cœur s'est habitué.
 L'eau me porte, pleine de déchets. Je les ignore.
 Des algues mortes.
 Je les ignore.
 Je ne veux rien voir de la nuit.
 Tout est jaune et vert trouble à ces grandes profondeurs. L'eau de plus en plus froide.
 Pure.
 Si j'éteignais ma lampe, il ferait noir,
 Et en dehors des bulles d'air que je relâche
 Parcimonieusement et du plancton tout contre moi,
 Il n'y aurait rien.
 Je palme encore.
 À cet endroit de la descente, je pense à toi dans notre lit, immobile sans doute, ou sous le prunier, en train de lire les poètes russes que tu aimes tellement.
 Maïalovski,
 Akhmatova.
 Ton cœur est un buisson de lumière chaque fois que tu lis les poètes russes.
 Et moi je n'arrive plus à te dire que je t'aime.

Alep

15

Dix-heures.
 Plus question de plonger.
 Quelques pas autour de la balancelle, c'est bien.
 Ensuite me rasseoir.

Peu respirer.
 Peu dire.
 Peu penser.
 Je regarde la vie contenue dans un seul brin d'herbe, l'architecture d'une fleur dont j'ignore le nom, la perfection de ses pétales, un scarabée courant se réfugier dans l'espace clos d'une pomme de pin.
 Je converse avec le pin qui abrite une nuée d'oiseaux.
 Et avec les balles qui sifflent et envoient leur plumage au ciel.
 D'où viennent-ils ?
 Qu'ont-ils vu ?
 Et toi, vieux pin, que ferais-tu à ma place ?
 Reprends ton souffle, idiot.
 Et cesse de te tourmenter.
 Qui te tuerait, hein ? Qui tuerait le vieil Elmachi assis sur sa souche ? Face au ciel. Face à rien.
 Avec un peu de chance, tu n'es même plus visible.
 Vingt heures.
 Ma tache ouvre les yeux.
 Elle me blesse et ne veut pas dormir.
 Se peut-il que ma tombe commence là, sous cette brûlure que me fait le soleil ?
 Chut.
 Plus loin, des combattants.
 Le bruit acharné de leurs cris, près du barrage, qu'ils bardent d'explosifs, fragilisent et malmènent, afin de faire du déluge le point final.
 [...]

Discours du 8 novembre 2021

Antoine WAUTERS

Je vais faire simple et vous dire toute la joie que je ressens ce soir (je regrette d'ailleurs amèrement de ne pas avoir préparé un discours en bonne et due forme...). Joie de recevoir ce prix qui récompense un livre différent dans mon parcours : jus- qu'ici, j'ai surtout écrit des fables, des dystopies, des livres dont l'histoire ne se passe ni vraiment ici, ni vraiment aujourd'hui.

Avec *Mahmoud ou la montée des eaux*, j'ai voulu parler de la violence contemporaine en plongeant dans la réalité de la guerre en Syrie. J'ai voulu regarder cette réalité-là droit dans les yeux, sans m'en détourner. Et tout l'enjeu du livre, c'était, face à cette barbarie, aux tortures et aux mensonges de Bachar El-Assad, de donner la voix à un personnage qui serait au-delà de ces barbaries et de ces mensonges, quelqu'un qui propagerait une parole humaine et fraternelle, qui en finit avec les logiques de clan, les logiques guerrières. Mahmoud, c'est quelqu'un qui refuse l'idée cartésienne de se rendre « maître et possesseur de la nature », que ce soit la nature humaine ou la nature tout court. Il sait, lui qui a tout perdu, combien cette soif de domination détruit le monde, piétine les vies.



© Gaël Coto. Lundi 8 novembre 2021

Je crois qu'à une époque où il nous faut sans cesse choisir notre camp, être pour ou contre ceci, pour ou contre cela, une époque où l'art de la nuance semble à jamais perdu et où tout se polarise tellement, la voix de Mahmoud est salutaire. C'est

une voix qui refuse cette logique binaire et qui cherche dans d'autres directions. Mahmoud est un vieux sage, un vieux fou, mais c'est aussi un poète. J'ai voulu écrire un livre poétique, parce que la poésie, pour moi, est non seulement ce qui peut tenir tête à la barbarie, mais ce qui permet de réintroduire du sens dans ce qui n'en a plus.

Mes pensées vont ce soir à tous les poètes syriens qui m'ont nourri et inspiré, et en particulier Saleh Diab, qui a réalisé une superbe anthologie qui leur est consacrée.

Mes pensées vont également au réalisateur Omar Amiralay, décédé juste avant les « Printemps arabes » et qui a passé sa vie à filmer la Syrie baasiste. Mon livre doit beaucoup à son travail.

Je pense bien évidemment au peuple syrien, aux combattants et combattantes et à tous ceux qui ont essayé, et essayé encore, d'arracher un peu de liberté au chaos. Ce prix est pour eux. Il leur revient.

Merci à mes formidables éditrices de chez Verdier, Colette Olive et Michèle Planel. Merci à Pierre Astier et Laure Pécher, mes agents que j'adore. Merci à la Fondation La Poste – et là, j'ai une pensée émue pour mon grand-père, Papou, qui a été postier toute sa vie. Je remercie Marie-Rose Guarnieri et l'ensemble du jury. Vous me faites un immense cadeau en plaçant mon nom à la suite d'écrivains aussi incroyables, et notamment ces deux Marcel chers à mon cœur : Marcel Cohen, que je lis passionnément, et Marcel Moreau, qui fut le premier à m'encourager à mes débuts.

Bien. Assez parlé.

Et si nous buvions, maintenant.

.....

Laura VAZQUEZ



© N.Jungerman. Lundi 8 novembre 2021

J'aimerais que mon livre parle et vous dise merci.

Lui-même et seul.

Mais les livres ne parlent pas.

Ils ne s'émeuvent pas, heureusement ils n'ont pas d'attentes, car ils

sont des morceaux de vérité,

des parties du monde, comme les pierres ou

comme le vent et comme : quelque chose en nous.

C'est avec ce quelque chose que nous écrivons.

Je voudrais remercier le jury du prix Wepler pour l'accueil offert à ce livre. C'est une très belle surprise.

Merci à la librairie des Abesses. Ce prix est une forme particulière d'encouragement qui donne du cœur et de la patience pour la suite, merci à vous.

Je tiens aussi à remercier mon éditeur, Adrien Bosc, pour son travail magnifique et sincère.

Le catalogue des éditions du Sous-sol témoigne d'une recherche au plus près de ce qu'est la littérature aujourd'hui ; c'est une œuvre de construction, patiente et audacieuse, grâce à laquelle des livres comme *La semaine perpétuelle* trouvent leur endroit juste, leurs lecteurs et lectrices.

Merci aussi aux auteurs et autrices de tant de livres extraordinaires écrits à travers les millénaires qui m'ont appris au moins deux choses, mais dans le fond c'est une seule : ressentir profondément et écrire.

Et puis je remercie les êtres humains, car ils ont inventé l'écriture.

Avec lui, j'ai dû apprendre à ne plus attendre, à savoir que je ne sais pas, à me retirer en tant que personne, à accepter l'incertitude, à laisser tout l'espace à quelque chose de plus important, de plus mystérieux et de plus puissant que moi.

Je remercie ce livre, parce qu'il m'a transformée. Il m'a mise à ma place.

C'est un sentiment qui me fait penser à une phrase de Mozart que j'ai lu il y a quelque temps.

Mozart, à la fin de sa vie, était un homme malade et fatigué, pourtant il travaillait encore.

Il faisait de la musique.

Quand on lui demandait pourquoi vous ne vous reposez pas ?

Pourquoi vous continuez à composer ?

Mozart répondait :

« Je continue à composer parce que cela me fati-

que moins que de me reposer. »

Je relis cette phrase :

« Je continue à composer parce que cela me fatigue moins que de me reposer. »

La vérité est simple.

Quand on fait dans la vie ce qu'on a à faire, la fatigue disparaît.

C'est l'endroit de nos vies où la fatigue disparaît.

On est soudain défaitigué.

Quand on lit un bon poème et qu'une ligne, une phrase, un vers nous touche, alors pour quelques secondes, il n'y a plus de fatigue.

Nous sommes en pleine vie.

De la même manière, quand on écrit la chose vraie, quand on a ce sentiment, pour quelques secondes, quelques minutes, il n'y a plus de fatigue.

Nous devenons ce que nous sommes, comme lorsque nous aimons.

Je vous souhaite de belles lectures encore et longtemps.

Et je vous souhaite, dans vos vies, de vrais repos, un endroit juste.

Merci.

.....

Marie-Rose GUARNIERI



Prix Wepler – Librairie des Abbesses – ©Gaël Coto – 08 novembre 2021
Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste et Marie-Rose Guarnieri © Gaël Coto. Lundi 8 novembre 2021

Depuis 24 ans presque, rituellement, nous sommes là, devant vous.

C'est toujours avec émotion que je retrouve ce flot d'amis, ces centaines de visages de la chaîne du livre. J'en reconnais certains, fidèles, et avec joie j'en découvre de nouveaux, signe que nos métiers perpétuellement se ravivent.

Merci donc de votre présence, qui exprime combien la littérature est encore notre ciment vital, à tous, pour respirer.

Plonger chaque année dans une nouvelle rentrée littéraire nous donne l'impression d'une nuée

d'oiseaux livrée à la providence, comme dans le film de Hitchcock... Ici, nous tentons chaque année d'en recueillir quelques-uns et de les choyer dans leurs particularités, leurs complexités... C'est le cœur de leurs textes que nous tentons de conquérir et d'éluider...

Ce soir, je remercie profondément ce nouveau jury tournant 2021 pour son ardeur, ses exigences, ses convictions, sa minutie visionnaire à composer une sélection où chaque auteur ouvre un horizon littéraire insoupçonné.

Merci de votre engagement désintéressé, de votre temps, de votre amour de la littérature !

Puisque nous sommes dans les remerciements, je suis très consciente de la fidélité que nous offre depuis 24 ans la Fondation La Poste. Son mécénat indéfectible a favorisé l'émergence d'une multitude d'actions littéraires plus audacieuses et originales les unes que les autres... Merci d'avoir chaque année permis d'exprimer notre fougue et celle des écrivains...

Quant à M. Christophe Joulie, M. Philippe Veana et toute son équipe, je ne les remercierai jamais assez d'avoir donné l'hospitalité à ce prix.

Comme vous le savez, les cafés ont toujours été les refuges des poètes, des pauvres, des dragueurs, des oisifs et des voyageurs. Je suis fière de notre ancrage dans cette brasserie historique de Paris car ces cafés ont toujours été le domicile de ceux qui n'avaient pas de salon.

C'est un effort, un engagement très coûteux que Christophe Joulie, à travers son groupe, offre à la littérature.

Merci encore à lui d'avoir hébergé la croissance de ce prix et gageons que son lieu en conservera la mémoire !

Grâce à notre initiative : les Lectures du jeune Wepler, notre prix a ouvert la porte depuis 4 ans aux lycées professionnels Albert Demain et Le rebours. Leurs élèves choisissent trois auteurs de notre sélection et l'étudient en classe durant toute une année scolaire. Je salue toute cette jeunesse en espérant qu'à travers cette aventure, ils deviendront de grands lecteurs.

Je voudrais dire que ce prix existe aussi grâce à une équipe que je représente et je vous rassure, ils sont tous aussi fondus que moi : Florence Robert, l'agence de presse La bande en la personne de Arnaud Laborie, Anaïs Hervé, Élisabeth Joël, Olivia Goudard, Philippe Ginésy, Blanche Sarfaty...

Merci encore d'être à mes côtés pour le meilleur et pour le pire comme dans les mariages bourgeois ! Ce soir, je remercie du fond du cœur Keren Ann, pour son éclatant talent de musicienne et d'auteur, qui enchante notre nuit.

Mais je voudrais saluer avant tout l'ensemble des écrivains de notre sélection. Tous, vous nous avez réjouis, surpris, encouragé tout simplement à vivre...

Nous sommes admiratifs de l'ingénierie de tous vos livres même si l'exercice d'un jury, hélas, est d'en couronner deux.

Ce choix ne vous efface pas, bien au contraire, nous continuerons de vous défendre partout où nous irons...

Je donne la parole à nos deux lauréats, si vous ne les avez pas encore lus, précipitez-vous demain matin à 10h, chez les libraires car leurs livres sont inoubliables.

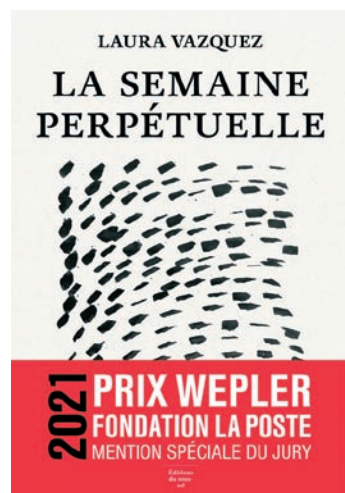
Que la fête commence !



Antoine Wauters et Laura Vazquez.
© N.Jungerman. Lundi 8 novembre 2021, Brasserie Wepler, Paris.

Laura Vazquez La Semaine perpétuelle

Par Corinne Amar



Il y a de drôles de façons de communiquer dans *La Semaine perpétuelle* de Laura Vazquez, tant les personnages de ce roman où la langue virevolte évoluent dans leur vie à part du monde : leur vie foisonnant d'images et d'histoires pêchées sur Internet, imbriquées les unes dans les autres tel un puzzle, et reliées par un fil comme une tête sur un corps, prenant le

risque à chaque fois de tomber, de se casser, de rebondir, d'assourdir ou de se faire entendre. « Une tête ne tombe pas ne peut pas tomber. Elle est reliée par un fil qui descend jusqu'en bas de la personne, et si la tête tombe, le reste tombe. Il ne faut pas casser notre tête, mais on peut casser nos membres. (...) des mains qui tombent, il resterait les bras. Mais pas la tête. La tête ne tombe pas. » Ainsi commence *La semaine perpétuelle*, sans autre préambule, et c'est l'histoire d'une famille et de ce qui va avec cette famille – objets, amis, névroses, manques, non communication, outils de communication. Il y a le

père, un ancien maçon, qui « rêve d'une éponge qui lave le passé », obsédé de propreté et bourré d'éponges dans ses poches – éponger, nettoyer, gommer les traces de ce passé qu'il voudrait abolir ; c'est l'histoire du père qui, un jour « s'est mis à enlever la poussière dans les coins, sous les caches, dans les interrupteurs. Il utilisait de la pâte à fixe pour attraper la poussière dans les creux. Il achetait beaucoup de pâte à fixe. *Écoute-moi, si on ne frotte pas la table, elle devient dégoûtante. Tu m'écoutes ? Qui voudrait une table dégoûtante ? Personne.* » Alors, il n'est plus présent qu'à cela, nettoyer, traquer la poussière, et puis, envoyer des conseils par mail à ses enfants. « Le père cherchait des dictons sur Internet, des proverbes. Il les copiait et il les arrangeait, il les donnait à ses enfants pour qu'ils comprennent la vie. - *Sara, Salim, écoutez bien, leur écrivait-il, vous devez savoir 10 choses, écoutez jusqu'au bout.* » Il énumérait ainsi ce qu'il avait glané sur Dieu, sur la vie, les miracles : des aphorismes, des évidences, du bon sens ou des lieux communs. Dans la famille étrange, il y a le fils, Salim. Salim a renoncé au monde, être cloîtré, ça lui plaît, tout comme être happé par YouTube. Il se souvient qu'à l'école, enfant, il aimait faire rire, alors il cherche sur Google des vidéos sur la manière de faire rire – rire et faire rire les autres, ça aide, quand on est seul et qu'on n'a pas d'amis. La passion de Salim ? Poster des vidéos sur Internet et écrire des poèmes. Dans la famille étrange, il y a aussi la sœur, Sara, qui chante en streaming, a des millions d'abonnés et met en scène les souvenirs de sa petite vie. La mère est partie, il n'y a plus de mère. *C'est du passé. N'en parlons plus*, leur signifie le père. Dans cette famille, il y a aussi l'ami (de Salim), Jonathan, dont la mère est morte, qui faisait des ménages et nettoyait les fast-food avant l'ouverture, amoureuse folle d'un chanteur qu'elle voyait sur son grand écran la nuit, et qu'elle adorait comme s'il était de la famille, tapissant l'appartement – du frigidaire aux radiateurs, en passant par les paquets de purée ou les peaux de bananes – de sa photographie qu'elle imprimait et collait jusque dans le dos de son fils, quand il partait pour le lycée ; Jonathan, plus âgé que Salim,

plus perdu encore, qui vit comme il peut et passe son temps sur son téléphone portable. Aucun d'eux ne supporte la réalité et tous s'inventent un espace habitable – Internet, Instagram, autant de refuges *intérieur extérieur* d'un monde sans limites saisi par la médiation des écrans – vaste territoire et terrain d'investigation de l'auteure.

C'est l'histoire de ces personnages qui, d'une certaine façon, ont renoncé au monde et renoncé à jouer le jeu du monde, mais qui en jouent un autre, chacun cloué à ses obsessions aux formes dérangementes.

Invitée à France-Culture pour parler de son roman (1er juin 2021), dans l'émission *Par les temps qui courent*, Laura Vazquez évoquait son rapport à la langue, à une nouvelle forme d'énonciation, son lien à ses personnages. « Au-delà des personnages, j'ai l'impression que c'est toute l'écriture qui s'impose. Au début de chaque livre, il y a une forme de renoncement, d'échec. On a perdu d'avance, et on est au service de quelque chose qu'on ne comprend pas, et qu'on ne va pas comprendre, ni pouvoir éclaircir. Alors, des personnages apparaissent, mais ils ne ressemblent pas à ce qu'on pouvait imaginer au départ. » Les pratiques numériques, la culture web participent de son inspiration romanesque. Les interviews d'elle nous apprennent qu'elle est née en 1986 à Perpignan, d'origine andalouse des deux côtés, qu'elle a de lointaines racines cubaines et marocaines, qu'à vingt ans, elle partait vivre en Espagne et publiait ses premiers textes en revue, avant de revenir s'installer dans le sud de la France, à Marseille où elle vit, qu'elle se consacre désormais à l'écriture de poèmes et de romans. *La Semaine perpétuelle* est son premier roman.

.....

Laura Vazquez
La Semaine perpétuelle
Éditions du sous-sol, 320 p., 20 €

Mention spéciale du jury
du prix Wepler Fondation La Poste 2021

Née en 1986, **Laura Vazquez** est poétesse, *La Semaine perpétuelle* est son premier roman. Prix de la vocation en 2014 pour son recueil *La Main de la main*, publié au Cheyne, ses autres recueils ont paru à L'arbre à parole, Plaine Page, Maison Dagoit. On peut aussi retrouver ses textes au sommaire de nombreuses revues. Ses poèmes ont été traduits en chinois, anglais, espagnol, portugais, norvégien, néerlandais et arabe, et elle en donne régulièrement des lectures publiques en France ou à l'étranger. Elle publie également des vidéos de lectures sur internet. Elle co-dirige par ailleurs la revue littéraire *Muscle*. Laura Vazquez vit à Marseille.

Sites Internet

Éditions Verdier
<https://editions-verdier.fr/>

Éditions du Sous-sol
<http://www.editions-du-sous-sol.com/>

Laura Vazquez
<https://lauralisavazquez.com>

Librairie des Abbesses
<https://www.librairiedesabbesses.fr/>

Brasserie Wepler
<https://www.wepler.com/>

Fondation La Poste
<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-2021-les-laureats>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-wepler-fondation-la-poste-2021-les-12-livres-selectionnees>

La Fondation La Poste est partenaire de l'Association Cordées de la Réussite de Paris sur le projet Les lectures du jeune Wepler (de septembre 2021 à juin 2022).

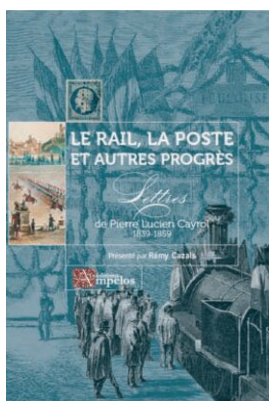


Les lauréats Antoine Wauters et Laura Vazquez avec Anne-Marie Jean, Déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste Soirée de remise du prix Wepler Fondation La Poste, lundi 8 novembre 2021 à la Brasserie Wepler, Paris. © N.Jungerman.

Le Rail, la Poste et autres progrès

Lettres de Pierre-Lucien Cayrol

Par Gaëlle Obiégly



Alors qu'on voit renaître la vie du rail en cette année 2021, il est intéressant de se pencher sur ses débuts. Et lorsque le courrier postal se voit remplacé par le courrier électronique, il est encore temps de regarder les moyens modernes se mettre en place pour acheminer lettres et colis dans toute la France. En novembre 1854, Pierre Lucien Cayrol envoie une

lettre affranchie d'un timbre, c'est la première de sa correspondance. C'est un timbre bleu, de 20 centimes, à l'effigie de Napoléon III. Mais est-ce là le principal intérêt de ces lettres ? Pas vraiment. Le titre du livre est un peu trompeur et l'ensemble de lettres a beaucoup plus de charme qu'il n'y paraît sur la couverture. Elles sont écrites entre 1839 et 1859. D'abord remises en main propre par des connaissances, elles seront distribuées par la Poste. Durant ces deux décades son système s'organise.

Pierre Lucien Cayrol est un jeune provincial de 18 ans. Il a quitté Carcassonne pour étudier à Paris. Il prépare Polytechnique. Il intègre cette école prestigieuse à l'issue d'un concours où il n'obtient pas un classement lui permettant d'obtenir une bourse. Il n'est pas dans les 110 premiers. Les lettres regorgent de ce genre de détails et c'est ce qui fait leur intérêt. Car elles nous permettent de connaître de près la vie au milieu du XIXe siècle à Paris et en province. Il ne s'agit pas d'une étude historique mais d'une sorte de chronique où, par le biais des lettres d'un jeune homme à sa famille, l'on observe les mœurs d'un pays. Elles varient d'un lieu à un autre. En même temps, elles s'unifient. C'est-à-dire que l'autorité émet des règlements et met en place le système des transports aussi bien des personnes que des marchandises. Hormis ces progrès techniques, ce que Pierre Lucien Cayrol appelle progrès a aujourd'hui une connotation négative, voire criminelle. Quand il décrit le processus de colonisation de l'Algérie où il réside,

il relève ceci : « Il est à remarquer que la population européenne se substitue complètement à la population arabe, avec tous ses usages sans rien conserver des habitudes du pays. » Il découvre l'Algérie en 1846-1847. Ses études finies, il a séjourné dans plusieurs villes où il a parachevé sa formation. À Metz, il est devenu officier du génie civil. En Algérie, il construit des routes. Il a aussi été chargé d'un projet d'agrandissement de la ville de Bône, dans l'Est algérien. Il décrit son travail à sa famille, notamment l'érection d'une nouvelle enceinte autour de cette ville qui se déploie. Il voit la population s'accroître de jour en jour mais encore peu de terres sont cultivées. À Blida, où il n'y a quasiment rien, Pierre Lucien Cayrol loge quelque temps dans un grand hôtel similaire à ce que l'on trouve à Paris. La vie est chère dans la région d'Alger, dit-il, en raison du style luxueux qu'on y impose. Il ne manque jamais de préciser le prix des choses. Et il n'est pas avare de détails concernant sa vie corporelle. Ce sont des lettres concrètes. Leur auteur n'exprime pas d'opinions, ou très peu, mais il ne rechigne pas à faire part de ses observations. Pendant ces vingt années, au milieu du siècle, il écrit 180 lettres à sa famille restée à Carcassonne. Elles nous font connaître ce jeune homme, sa vie, les lieux où elle se déroule et le pays qui les englobe. C'est un état de la France qui apparaît au fil des lettres. On y entend le constat du déclin en même temps que celui du progrès ; du moins dans les lettres de Paris. Alors qu'il est tout jeune homme, ses remarques affichent un genre de nostalgie. Peut-être celle d'un exilé de la province qui, à Paris, se sent seul et désorienté. « Le carnaval de Paris fait comme tous les autres c'est-à-dire qu'il devient chaque année de moins en moins brillant », regrette-t-il même s'il n'a connu que celui de Carcassonne. Ce qui distingue Paris à cette époque, c'est qu'on y danse beaucoup. Les bals sont nombreux, comme les fêtes et les bars-clubs aujourd'hui. Mais en Corse aussi, on aime danser. Cette île, déjà aux mains des bandits, est exposée avec l'entraîn qu'elle suscite. Pierre Lucien écrit y avoir vu pour la première fois de sa vie une contredanse, c'est-à-dire un mode de danse en couple avec des figures. On danse tous les soirs dans un grand nombre de maisons, en marge donc des lieux institués. « Le progrès n'est pas arrivé jusqu'ici jusqu'à défendre de sauter », écrit-il, laissant entendre qu'un certain autoritarisme accompagne les progrès techniques.

Le Rail, La Poste et autres progrès.

Lettres de Pierre-Lucien Cayrol. Correspondance établie par Rémi Cazals, professeur émérite d'histoire, Université de Toulouse-Jean-Jaurès.

Éditions Ampelos, novembre 2021

Avec le soutien de



La vie épistolaire d'Henriette d'Angeville de Marc Forestier

Par Gaëlle Obiégly



Henriette d'Angeville a 44 ans quand elle entreprend l'ascension du Mont-Blanc. Ses qualités exceptionnelles d'endurance et son courage à surmonter le mal des montagnes forcent l'admiration de ses guides. À Chamonix, elle suscite une ferveur populaire. Ses lectures préalables des *Voyages dans les Alpes* d'Horace-Bénédict de Saussure et des récits d'ascension, sa consultation des grands médecins genevois sur la préparation physique et les conseils de diététique, le soin minutieux apporté à la confection de son équipement, sa détermination à surmonter les terreurs inspirées par les glaciers et les préjugés sur la faiblesse supposée des femmes, la désignent aujourd'hui comme une figure pionnière de l'alpinisme féminin. Dans la foulée, elle œuvre à l'Album du Mont-Blanc pour lequel sont sollicités des artistes. Notamment Jean Dubois, un Genevois. Il lui est demandé d'enrichir de gouaches le monument artistique que Henriette d'Angeville veut tirer de son exploit. Tous les peintres et dessinateurs genevois ont été mis à contribution. Ils travaillent « sous les yeux » de la demoiselle. C'est rapporté par l'historien et romancier Charles Dubois qui, dans ses mémoires, fait le portrait de « Mademoiselle d'Angeville, aux allures viriles et tout à fait sans gêne ». Les deux volumes consacrés à sa vie épistolaire nous mettent dans l'intimité

de cette célébrité du monde des ascensionnistes. Une femme obstinée qui a remplacé la devise de sa noble famille par la sienne, qui illustre son caractère : vouloir, c'est pouvoir. Elle a enchaîné les conférences à Paris entre 1840 et 1841 pour présenter son Album du Mont-Blanc, qu'elle n'a jamais réussi à faire éditer dans sa version illustrée. Malgré sa ténacité. C'est en 1987, seulement, que sera publié sous le

titre *Mon excursion au Mont-Blanc*, cet ouvrage auquel elle a consacré toutes ses ressources. Le premier de ses deux livres en format à l'italienne – donc à laisser à plat sur une table – nous expose tout ce qui touche à la vie d'Henriette. Sa famille, ses exploits, ses passions, sa foi,

ses idées, ses lieux... Ce sont des descriptions, des extraits de lettres, des dessins. Henriette, nous dit-on, a une curiosité boulimique pour son pays. Elle lit des ouvrages sur la géographie, l'histoire, l'archéologie du Bugey. Il se situe entre Lyon et Genève. C'est une femme intrépide, les témoignages concordent. Pourtant, les mouvements d'insurrection populaire la terrorisent. Indéniablement, parce qu'elle est née sous la Terreur et fut déclarée sous la surveillance de deux gendarmes. On la nomme, sur les registres d'État civil, Pensée Dangeville, née le 20 ventôse de l'an II. La Révolution s'im-misce parfois dans le langage pour lui apporter de l'étrangeté. De la poésie, donc.

.....

Marc Forestier,
La vie épistolaire d'Henriette d'Angeville.
Préface de Peter Southan (historien canadien).
460 illustrations dont plus de 100 dessins de Marc Forestier
Éditions Histoires du Haut, 406 pages,
en deux tomes. 38 €, 2021.
Commandes : marc.forestier9@orange.fr

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

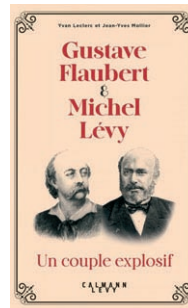
Biographies



Sébastien Gimenez, Jean Gabin. *Maintenant je sais.* Sébastien Gimenez, scénariste et auteur de chansons, retrace le parcours de Jean Gabin, du héros tragique et romantique de ses débuts à la figure de patriarche autoritaire de ses derniers films, révélant l'homme derrière l'acteur légendaire. Jean Alexis Gabin Moncorgé, né en 1904, a grandi à la campagne dans le Val d'Oise et nourrira toute sa vie un amour pour la terre. Il n'a jamais souhaité suivre les traces de ses parents, tous deux artistes de music-hall (sa mère a renoncé à sa carrière de chanteuse pour s'occuper de sa progéniture). Enfant il se rêvait conducteur de locomotive ou fermier. À dix-huit ans, espérant convaincre

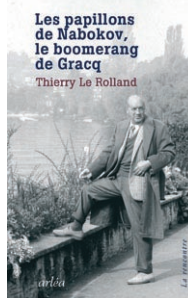
son père qu'il n'a aucune aptitude pour le métier de comédien, il accepte une place de figurant aux Folies Bergère. Avec sa bonne humeur, son regard enjôleur, sa rigueur professionnelle, il se fait remarquer et obtient des rôles plus étoffés. Il se lance dans l'aventure du cinéma parlant, comprend très vite qu'il doit abandonner les techniques propres à la scène pour séduire un nouveau type de public. Il révolutionne ainsi le jeu d'acteur de l'époque, misant sur le naturel et l'économie de gestes. « De tous les acteurs de l'entre-deux-guerres, il sera celui qui disposera des meilleures connaissances techniques, savoir qui fera de lui un véritable animal de cinéma. » En trois films, *Maria Chapdelaine* (1934), *La Bandera* (1935), *Pépé le Moko* (1937), Julien Duvivier crée le mythe Gabin. De 1935 à sa mobilisation en 1939, son nom brille au générique des œuvres inoubliables de Julien Duvivier, Marcel Carné, Jean Renoir et Jean Grémillon (*La Belle Équipe* (1936), *Le Quai des brumes* (1937), *La Grande Illusion* (1937), *Le jour se lève* (1939)...). Devenu un acteur incontournable, il impose les collaborateurs et les projets de son choix. Refusant de tourner sous l'Occupation, il s'expatrie aux États-Unis où il s'éprend de Marlene Dietrich. Il réussit à s'engager en 1943 dans les Forces navales françaises libres, et combat au sein de la prestigieuse 2e division blindée du général Leclerc. À son retour, Jean Gabin ne peut que constater qu'il n'est plus aux yeux des producteurs, des réalisateurs et des spectateurs la vedette qu'il était cinq ans auparavant. Il lui faudra attendre plusieurs années et *Touchez pas au grisbi* (1954) de Jacques Becker pour renouer avec le succès et occuper, jusqu'à ses dernières interprétations du début des années 70, une place de tout premier plan dans le cinéma français. Éd. Capricci, 112 p., 11,50 €. Élisabeth Miso

Yvan Leclerc et Jean-Yves Mollier, *Gustave Flaubert et Michel Lévy, Un couple explosif.* Ils sont nés la même année, en 1821. Lorsqu'ils se rencontrent, ils ont l'un et l'autre trente-cinq ans : Gustave Flaubert (1821-1880) ne s'intéressant qu'au livre, Michel Lévy (1821-1875), éditeur avisé qui publiera en 1857, *Madame Bovary*. Jusqu'alors inconnu, Flaubert devient célèbre du jour au lendemain, grâce au procès retentissant et gagné que lui vaut son premier roman. Fils d'un Alsacien juif, Michel Lévy ouvre à Paris avec ses deux frères aînés, Nathan et



Kalmus (plus tard francisé en Calmann), une librairie et un cabinet de lecture, dès l'âge de quinze ans. Soucieux de bien commercialiser le livre, en même temps qu'inventeur des collections à petits prix pour démocratiser la lecture, il est le plus novateur de son temps. Il rend visite aux nouveaux auteurs, prend des risques, réussit à publier les écrivains les plus célèbres.

Il avait lu dans la *Revue de Paris*, les premiers chapitres de *Madame Bovary*, chercha à rencontrer Flaubert. Les Frères Goncourt, dans leur Journal du 28 avril 1861, racontent comment les deux hommes surent s'entendre et faire affaire. « Lorsque Gustave Flaubert alla, avant d'aller chez Lévy, proposer *Madame Bovary* à éditer à Jaccottet et à la Librairie Nouvelle, Jaccottet lui dit : « C'est très bien votre livre, c'est ciselé ! Mais vous ne pouvez pas aspirer au succès d'Amédée Lachard. » « - C'est ciselé ! rugit Flaubert. Je trouve ça d'une insolence de la part d'un éditeur ! Un éditeur vous exploite, mais il n'a pas le droit de vous apprécier », ajoutant qu'à Michel Lévy, il savait gré de ne jamais dire un mot sur son livre. Il le prenait voilà tout. Leurs affinités multiples, leur entente, perdureront quinze ans et produiront aussi *Salammô* (1862) et *L'Éducation sentimentale* (1869), jusqu'à une malheureuse rupture définitive. Genèse d'une histoire, et genèse d'un couple solide. Éd. Calmann-Lévy, 18,50 €. Corinne Amar



Thierry Le Rolland, *Les papillons de Nabokov, le boomerang de Gracq.* D'autres passions tout aussi dévorantes que la création littéraire ont habité nombre d'écrivains. Thierry Le Rolland s'est amusé, avec érudition, à égrener les marottes de quelques auteurs illustres. Colette a ainsi été immortalisée par Robert Doisneau dans son appartement du Palais-Royal avec plusieurs pièces de sa collection de sulfures, ces boules de verre aux inclusions polychromes de fleurs ou d'animaux, symboles d'une nature qu'elle vénérât. Truman Capote, reçu à l'heure du thé, fut à ce point subjugué qu'il devint à son tour

grand amateur de ces presse-papiers. Valéry Larbaud possédait dix mille soldats de plomb, aux uniformes scrupuleusement documentés. À ses amis qui s'étonnaient de tels enfantillages, il répondait qu'il s'agissait d'une occupation tout aussi productive que l'écriture, puisqu'elle supposait d'inventer des personnages. Zola pratiquait assidûment la photographie, s'équipant des meilleurs appareils de son temps, s'enfermant de longues heures dans les laboratoires de ses différentes résidences. « Le passage du livre à l'image s'opère avec le même génie et le même besoin d'éclairer le réel d'une vérité sans fard. » Enfant, Julien Gracq se pique d'un vif intérêt pour les boomerangs, mais ne parvient pas à faire revenir celui offert par son cousin. Il lui faudra attendre soixante-dix ans et le cadeau d'un de ses amis, pour enfin goûter aux joies du lancer de boomerang. Entre 1929 et 1932, Paul Éluard a amassé plus de cinq mille cartes postales. Contrairement à d'autres artistes d'avant-garde qui détournaient les cartes postales, lui se contentait de les assembler. Quatre de ses albums ont été acquis par le musée de La Poste en 1990. En 1906, alors âgé de sept ans, Vladimir Nabokov est touché par la grâce infinie d'un papillon. « Il prend à jamais le parti de l'insecte éphémère, et lie le papillon à son existence comme un fil rouge qui se déroule en spirale, « cercle spiritualisé », dont le tracé défie la flèche du temps. » Stefan Zweig considérait son exceptionnelle collection d'autographes et de manuscrits des plus grands écrivains et musiciens comme une véritable œuvre d'art. « Son grand rêve aurait été de se tenir dans l'ombre des grands artistes pour saisir le passage du rien à quelque chose, de Balzac, de Beethoven ou de Mozart. » Thierry Le Rolland chuse encore les déguisements de Loti, les pseudonymes de Stendhal ou les cannes à pêche d'Hemingway, comme autant d'indices sur l'intimité des écrivains qu'il admire et sur les mystérieuses formes qu'emprunte parfois l'expression créative. Éd. Arléa, 136 p., 17 €. Élisabeth Miso.

Journaux



Sándor Márai, Journal, Les années d'exil, 1949-1967. Traduction de Catherine Fay. Postface de András Kányádi. Année 1949, « (...) tout ce que présage l'avenir est plutôt sombre. » Le volume 2 des années d'exil en Italie de l'écrivain Sándor Márai (1900-1989) est fascinant à plus d'un titre. Écrivain, poète, traducteur, romancier au destin lié aux soubresauts de l'histoire de son pays, la Hongrie, qui mit fin à ses jours en 1989, antifasciste dans une Hongrie alliée à l'Allemagne nazie, resté à l'écart des chapelles littéraires, Sándor Márai avait vu

non sans inquiétude la montée des régimes totalitaires. Exilé en 1948, en Italie, apatride, sans un sou – vers la fin de sa vie, installé définitivement en 1980, aux États-Unis – il raconte ces années d'incertitude d'après-guerre, l'existence telle qu'il la mène, retraçant avec précision la chronologie des événements historiques, confiant pourtant dans son espoir d'une vie meilleure. Si belles, ces pages de tendresse pour la beauté de l'existence, émerveillé qu'il est par la nature, la vie, l'Italie qui l'accueille, les bibliothèques où il peut se réfugier pour lire, commander un livre... « (...) Je n'ai pas un sou. Ces dernières semaines, nous avons vécu sur les réserves de L. Voilà comment je vis sans argent ; le matin, je m'assieds sur la terrasse, face à Capri et à la mer, je bois un thé anglais très fort et je mange une omelette aux lardons, du pain beurré et de la confiture. Ensuite, j'allume une cigarette américaine et je lis Poe et Montherlant, ainsi que des poèmes. Ensuite, je descends en ville, je lis dans l'une ou l'autre des bibliothèques pendant une heure, puis je bois un café serré au bord de la mer, au soleil. » Il vit de peu toutes ces fameuses années, doit compter pour emprunter le moins possible, vendre un manteau de fourrure pour espérer manger pendant un an – l'horizon est sombre toujours, en 1950, mais il espère. « Tout est terriblement dur. Même si j'étais fourreur ou boulanger, ce serait dur. Mais il se trouve que je suis un écrivain hongrois, ce qui est sans doute encore plus dur. » Il réfléchit beaucoup à l'écriture, ne veut plus écrire ni du « beau » ni du « sage », veut éviter le genre pour aller à l'essentiel, prend des résolutions ; il voyage en Europe, envisage de s'installer en Amérique avec sa femme, s'y prépare – écrit beaucoup, se repose quand il le peut, fait part de ses méditations au jour le jour, en intellectuel, en esthète, en humaniste. À travers son Journal, courent les réflexions de l'exilé qui se sait émigrant, et comme tout véritable émigrant, ne pense pas qu'un jour il pourra rentrer chez lui. « Les grands émigrés, les vrais ne reviennent pas. » Magnifiques pages, lumineuses de sobriété littéraire, de lucidité sans faille, d'une conscience éblouie de la beauté méditerranéenne, chaleureuse, enveloppante de l'Italie – « 29 décembre 1951. Rome, Fatigue cardiaque. Nicotine, alcool. J'ai sans doute atteint la frontière avec ces deux poisons (...) En Italie, j'aime tout. Il n'y a pas cette tension particulière qui règne chez nous. » Assailli d'un sentiment de vie comme il n'en a jamais connu devant le ravissement d'un bateau qui se balance dans la lumière du soleil, mais assailli tout autant, de chagrin, en pensant à sa mère loin de lui, ou à ses proches, amis, journalistes, restés là-bas, chez lui, et enfermés en prison. Éd. Albin Michel, 615 p., 25 €. [Corinne Amar](#)

Correspondances

George Sand, Victor Hugo, Je m'aperçois que je vous aime, heureusement que je suis vieux. Édition établie et présentée par Danièle Bahiaoui. Ils sont exacts contemporains, monuments de la littérature, l'un comme l'autre, s'estimant. Ils s'écrivirent longtemps, et pourtant ne se rencontrèrent jamais, même lorsque Victor Hugo sera revenu de son exil forcé en Angleterre puis dans les îles anglo-normandes – Jersey, Guernesey – de retour à Paris, en juillet 1970, après presque dix-neuf années loin de la France. Leur relation épistolaire commence en 1856, année où Victor Hugo (1802-1885) publie *Les Contemplations*, recueil au succès immédiat, malgré les critiques hostiles de ses pairs dans la presse. C'est le moment où George Sand (1804-1876), de son vrai nom, Aurore

CORRESPONDANCE
GEORGE SAND
VICTOR HUGO

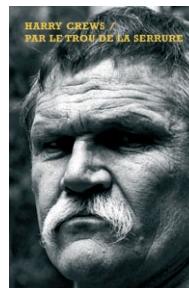
Je m'aperçois que je vous aime, heureusement que je suis vieux !



Dupin, fait entendre sa voix, et s'adresse à Hetzel, l'éditeur de Hugo : « (...) Vous me demandez ce que je pense des *Contemplations*. J'ai acheté l'ouvrage et je n'ai pas encore tout lu, mais ce que j'ai lu est magnifique et je ne crois pas qu'on n'ait jamais fait en France rien de plus beau dans cette gamme. » Sand et Hugo finissent par s'écrire, respectueux, presque déferents, entre vive admiration réciproque et résistance franche. Il la remercie d'être une grande âme – « Voulez-vous me permettre de vous dire que je suis toujours à vos pieds », lui écrit-il, le 21 août 1859, louant l'idéal en elle : « Je travaille et je

songe dans ma solitude, et je pense aux nobles esprits qui comme vous entretiennent en France, le feu de cette grande vestale qu'on appelle l'idée. Oui, vous avez de l'idéal en vous, répandez-le, répandez-le. » Il termine par un « Je vous aime et je vous vénère. » Lorsqu'on connaît le tempérament impétueux de George Sand, sa grande liberté de ton et de mœurs qui ne manqua pas de scandaliser son époque, lorsqu'on connaît la stature de Victor Hugo, cet ego écrasant qui fut le sien, on se doute de la complexité d'une telle relation entretenue près de vingt ans durant, jusqu'à la mort de George Sand, en 1876. On se souvient peut-être de l'éloge funèbre de Victor Hugo lu aux obsèques à Nohant, qui commençait ainsi, par ces mots : « Je pleure une morte et je salue une immortelle ». Le Passeur Éditeur, 318 p., 8,90 €. [Corinne Amar](#)

Récits



Harry Crews, Par le trou de la serrure.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Nicolas Richard. Postface Joseph Incardona. Le fils d'Harry Crews a confié aux éditions Finitude un manuscrit inédit retrouvé après sa mort. L'écrivain américain avait rassemblé des reportages parus dans les années 1980-1990 dans *Esquire*, *Playboy* ou *Fame* et des textes autobiographiques. Qu'il relate un combat de boxe à Atlantic City en compagnie de Madonna et de Sean Penn, les journées à suivre un inquiétant Grand Sorcier des Chevaliers du Ku Klux Klan, le business lucratif d'un télévangéliste ou

ses souvenirs d'enfance, sa plume acérée, sensible et poétique sonde ses propres failles et celles d'une Amérique aux prises avec le racisme, la violence, les inégalités sociales. Harry Crews a vu le jour en 1935, dans une famille de fermiers pauvres du comté de Bacon, en Géorgie. Son père décède avant ses deux ans, sa mère se retrouve seule avec deux enfants en bas âge. Cette mère courageuse, volontaire, d'une droiture inébranlable, a toujours été « un point fixe, dans un monde incertain ». Son existence semée d'épreuves lui a ouvert le cœur et l'esprit. Elle a compris d'emblée ce que son fils traduisait de la condition humaine dans ses fictions. « Elle sait que les circonstances peuvent contribuer à briser les meilleurs d'entre nous, et que lorsque les circonstances nous brisent, cela ne fait pas de nous des êtres mauvais mais seulement des êtres humains. » L'auteur du *Chanteur de gospel* évoque son engagement dans les Marines, son entrée à l'université grâce à une bourse d'ancien combattant de la guerre de Corée, ses doutes et ses angoisses de romancier, le plaisir et l'équilibre mental que lui procure l'enseignement à l'Université de Floride. Il parle sans fard de ses blessures intimes (l'alcoolisme, la noyade de son fils aîné à l'âge de quatre ans) et laisse deviner toute l'immensité de l'amour qu'il porte à son fils Byron. Le livre est une célébration de son Sud natal, de la magie des récits entendus et des paysages parcourus, de ces « péquenots » qu'il affectionne, du marais d'Okefenokee et de la rivière Suwannee au pouvoir rassérénant. « Dès l'instant où celui en moi qui veut raconter des histoires se trouve sur la rivièrre, le démon ridiculement vaniteux qui vit aussi en moi m'oblige à joyeusement empoigner de nouveau le rêve fou qui insiste pour me convaincre que j'ai une bonne chance d'arriver à réinventer l'expérience du monde et de le renouveler. » Éd. Finitude, 352 p., 24 €. [Élisabeth Miso](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Expositions

Exposition « Hip-Hop 360 » Du 17 décembre 2021 au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs.

Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née.

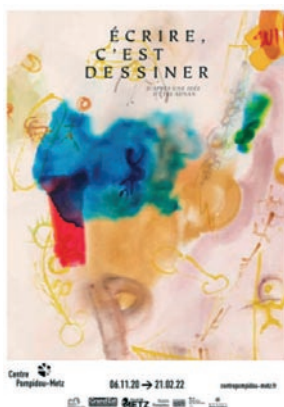
Mise en valeur du rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil).

Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/exposition/23375-hip-hop-360>

Exposition « Écrire, c'est dessiner » Du 6 nov. 2021 au 21 février 2022 Centre Pompidou-Metz



Née d'une conversation avec l'artiste, poète et écrivaine Etel Adnan (24 février 1925-14 novembre 2021), l'exposition « Écrire, c'est dessiner » explore notre fascination pour l'écriture et ses signes, et leur proximité avec la pratique du dessin, opposant le monde manuscrit au monde numérique.

L'artiste se rappelle avec beaucoup de simplicité et de sensibilité comment l'arrivée d'une lettre était autrefois – il n'y a pas si longtemps – un événement considérablement plus éloquent que la réception d'un courriel. Selon l'écriture, le choix de la langue (elle-même navigant entre français, arabe et anglais), la couleur de l'encre, l'utilisation de la feuille ou de l'enveloppe même, le destinataire pouvait déjà faire pressentir l'état d'esprit de son correspondant. L'humeur, le caractère ou l'âge étaient autant de facteurs faisant évoluer la graphie, des informations que les claviers ont fait disparaître.

De cette conversation est née l'idée d'une exposition mettant en avant la poésie de cet « ancien savoir » qu'est l'écriture, à travers des lettres et manuscrits, mais aussi des œuvres graphiques issues des collections du Centre Pompidou, où l'écrit se mêle à l'image, voire disparaît complètement. Les supports de narration que sont le leporello, le rouleau, le livre, le cycle illustré, sont au centre de cette présentation, qui réunit des ensembles de dessins, notes et œuvres

d'Etel Adnan, Pierre Alechinsky, Roland Barthes, Irma Blank, Pierrette Bloch, Louise Bourgeois, Frédéric Bruly Bouabré, Mirtha Dermisache, Christian Dotremont, A.R. Penck, Nancy Spero et Jacques Villeglé.

Ces œuvres sont mises en regard de cabinets d'écritures, contenant des manuscrits autographes de personnalités illustres (Arthur Rimbaud, Victor Hugo, Antonin Artaud, ...) ainsi que de précieux trésors des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque nationale de France (supports d'écritures et manuscrits anciens de différentes civilisations, brouillons d'écrivains, recueils de poésies,...), du Louvre, de l'Institut du Monde Arabe, des Bibliothèques-Médiathèques de Metz et du Grand Est (fonds Paul Verlaine, enluminures médiévales, ...), en lien avec des œuvres et films de Guy de Cointet, Alighiero e Boetti, Yuichi Inoué, James Lee Byars ou encore d'Art Brut. Témoignant d'une imbrication primordiale et d'une richesse infinie entre écriture et dessin, signe et trace, ce dialogue donne à l'exposition son titre : *Écrire, c'est dessiner*.

Lire l'article de Gaëlle Obiégly sur l'exposition (FloriLettres 223, oct. 2021) :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/ecrire-cest-dessiner-exposition-centre-pompidou-metz-par-gaëlle>

Etel Adnan est morte le 14 novembre à Paris, à l'âge de 96 ans. De nombreux articles dans la presse lui rendent hommage.

Commissariat :

Jean-Marie Gallais, responsable du pôle Programmation du Centre Pompidou-Metz.

<https://www.centrepompidou-metz.fr/criture-c-est-dessiner>

Exposition « Salammbô : Fureur ! Passion ! Éléphants ! » Du 20 octobre 2021 au 7 février 2022 Mucem, Marseille



Le Catalogue d'exposition est publié avec le concours de la Fondation La Poste

L'année 2021 marque le bicentenaire de la naissance de Flaubert. À cette occasion le musée des Beaux-Arts à Rouen, le Mucem à Marseille et l'Institut national du patrimoine à Tunis s'unissent pour proposer une exposition inédite et ambitieuse, qui envisage la portée considérable sur les sciences et les arts du roman «monstre» de Flaubert. Le projet explore autant l'immense domaine de la création plastique que l'histoire et l'actualité des fouilles archéologiques du site de Carthage, illustrant la puissance démiurgique du mythe littéraire inventé par Flaubert.

L'exposition présente 250 œuvres issues des collections publiques et privées françaises et européennes, dont le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale de France, le Musée national d'art moderne-Centre Pompidou, le musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille, le Cabinet des Médailles (Archives municipales) de Marseille, les musées de Rouen, Munich et Berlin... Grâce à l'Institut national du Patrimoine de Tunisie, avec lequel le Mucem entretient depuis cinq ans une étroite politique de coopération, des prêts majeurs ont été consentis par les musées du Bardo et de Carthage, permettant au public français de découvrir les trésors archéologiques de l'époque punique.

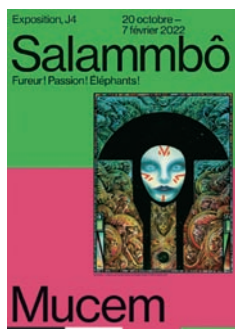
Dans le catalogue, figurent notamment les fac-similés de :

-10 pages du manuscrit *Salammbô* de Flaubert qui font l'objet d'un commentaire complet par l'auteur

- une dizaine de pages de carnets de voyages tenus à Carthage

- deux lettres manuscrites.

<https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/salammbô>



Lire FloriLettres n°224, Flaubert et « Salammbô », du roman culte à l'exposition :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg224-flaubert-et-salammbô-du-roman-culte-lexposition>

Prix littéraires

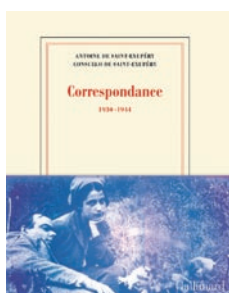
Prix Sévigné 2021

La remise officielle au début de l'année 2022

Le prix Sévigné 2021 a été attribué le 7 décembre à Alban CERISIER pour l'appareil critique de la Correspondance 1930-1944 d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY et Consuelo de SAINT-EXUPÉRY (Éditions Gallimard).

Le Jury composé de Jean BONNA (Président d'honneur, Membre correspondant de l'Institut de France, Claude ARNAUD, Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Manuel CARCASSONNE, Jean-Paul CLEMENT (Membre correspondant de l'Institut de France), Charles DANTZIG, Anne de LA-CRETELLE (Présidente Fondatrice), Marc LAMBRON de l'Académie française, Gilbert MOREAU,





Christophe ONO-dit-BIOT, Daniel RONDEAU de l'Académie française a voté et a décerné le Prix, au premier tour de scrutin, par 6 voix à :

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, Consuelo de SAINT-EXUPÉRY
Correspondance 1930-1944
 Éditions Gallimard



(Lire **FloriLettres n°220**, édition mai 2021 : Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, Correspondance. **Entretien avec Alban Cerisier**. Propos recueillis par Nathalie Jungerman : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg220-antoine-et-consuelo-de-saint-exupery-correspondance>)

contre 2 voix à :

Marianne et Daniel HALEVY, André SPIRE
Correspondance 1899-1961
Des ponts et des abîmes ; une amitié à l'épreuve de l'histoire
 Éditions Honoré Champion

(Lire l'article de **Mikaël Gómez Guthart** dans les « **Dernières parutions** » de **FloriLettres n°221**, édition été 2021 : https://www.fondationlaposte.org/sites/default/files/medias/files/2021/07/florilettres221_2.pdf)

et 1 voix à :

Michel LEIRIS, Marcel JOUHANDEAU
Correspondance 1923-1977
 Éditions Gallimard

(Lire l'article de **Gaëlle Obiégly** dans **FloriLettres n°217**, édition février 2021 : <https://fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/michel-leiris-et-marcel-jouhandeau-correspondance-1923-1977-par>)

Deux jurés absents n'ont pas exprimé leur vote.

Alban Cerisier, né le 2 février 1972, ancien élève de l'École nationale des Chartes, est historien de l'édition et de la littérature et éditeur. Il est notamment l'auteur d'*Une histoire de la NRF* (Gallimard, 2009) et a réuni en 2018, dans la collection « Quarto », les œuvres d'Antoine de Saint-Exupéry sous le titre *Du vent, du sable et des étoiles*.

Partenaire du Festival de la Correspondance de Grignan, initié par son maire, Bruno Durieux, ancien Ministre, désormais présidé en 2022 par Éric-Emmanuel Schmitt, le Prix Sévigné est soutenu par la Fondation d'Entreprise La Poste (2001) et par la Maison Hermès (2007).

La remise officielle du Prix Sévigné 2021 aura lieu dans les salons de Sotheby's au début de l'année 2022.

Prix des Postiers écrivains Attribué lors des vœux du Président, janvier 2022

PRIX DES POSTIERS
 ÉCRIVAINS 2022



Souhaité par le président du Groupe La Poste pour faire émerger les talents, ce prix littéraire récompense un ouvrage écrit par un postier actif ou retraité, publié depuis moins de 3 ans. Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur.

Placé sous la présidence d'une personnalité issue du monde des lettres, le jury va sélectionner dix finalistes, choisis sur des critères de créativité, qualité, pertinence et originalité. Une nouvelle date viendra dès lors s'inscrire dans le calendrier littéraire.

Le lauréat du septième prix des Postiers écrivains sera connu lors des vœux 2021.

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturelles et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.

Autres manifestations



Prix Clarens du journal intime 2021 Le prix Clarens du Journal Intime 2021 a été attribué à

Alejandra Pizarnik
Journal ; premiers cahiers 1954-1960
Traduction & postface de Clément Bondu
Ypsilon Éditeur

Le Journal d'Alejandra Pizarnik remporte le prix Clarens du Journal Intime 2021 au 3e tour de scrutin par 5 voix contre 2 au *Carnet de notes 2016-2020* de Pierre Bergounioux (Verdier) et 1 à René Depestre pour *Cahier d'un art de vivre - Cuba, 1964-1978* (Actes sud).

Le jury du prix Clarens du Journal Intime est composé de Daniel Arsand, Monique Borde, Michel Braud, Béatrice Commengé, Colette Fellous, Jocelyne François, Gilbert Moreau, Robert Thiery.



En 2020, le prix Clarens du journal intime avait été décerné à *Un printemps à Hongo* de Ishikawa Takuboku, traduit du japonais par Alain Gouvret et préfacé par Paul Decottignies, paru aux éditions Arfuyen.

Pour plus d'informations sur le prix, consulter le site du Prix Clarens du Journal intime : <https://www.prixclarensjournalintime.fr/>

Festival Le Paris des femmes Du 6 janvier au 8 janvier 2022 Le festival fête ses 10 ans

JEUDI 6 JANVIER • 20h30

Mise en scène Julie DUCLOS

LA BIBLIOTHÈQUE EST EN FEU Ruth ZYLBERMAN Avec Matthieu SAMPEUR, Sarah SUCO

Rompre d'accord mais avec qui, avec quoi ? Une bibliothèque, des livres : ceux qui arrivent, ceux qui recèlent, ceux qui étouffent. Une femme, un homme : Mes livres ? Tes livres ? Nos livres ? Triviale tragi-comédie : je prends Dickens, tu récupères Hugo. Où sont-elles sur les étagères nos histoires racontées et rêvées ? Et les amours et les drames ? Veillent-ils entre les lignes toujours sensibles ? À quel prix leur échapper ?

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE Olivia ROSENTHAL Avec Valérie Donzelli

Où on se demande pourquoi en France on a tendance à vénérer les écrivains américains, obligés dès le matin d'énoncer sur nos ondes, malgré le décalage horaire, des vérités incontournables sur tout et sur n'importe quoi.

OUBLIE-MOI Noémie LVOVSKY Avec Céleste BRUNNQUELL, Cyril METZGER, Étienne TOQUÉ

Dans le métro, Nathalie aperçoit Éric, l'homme qu'elle n'a pas cessé d'aimer et qui l'a quittée sans explication. Elle parvient à le retenir sur le quai pour comprendre cette rupture mais la réponse d'Éric est insignifiante à ses yeux. Dès lors, elle ne le lâche plus d'une semelle, le harcèle. Débute alors une course à la chimère dans laquelle Nathalie s'égaré...
Inspiré du film *Oublie-moi* de Noémie Lvovsky (1994), scénario de Noémie Lvovsky, Marc Cholodenko, Sophie Fillières et Emmanuel Salinger.

La suite du programme : TÉLÉCHARGER LE PROGRAMME

<https://static1.squarespace.com/static/574c38c962cd9436c8ff0401/t/61bcb58aef90ec54f98b0f29/1639757199017/0009-0001-PROGRAMME-2022-V19.pdf>



Publications soutenues par la Fondation La Poste en 2021



Toute l'équipe de la **Fondation La Poste**
 et de **FloriLettres**
 vous souhaite de **bonnes fêtes !**





AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org